

Mystères des vieux châteaux
de France, ou Amours
secrètes des rois et des
reines, des princes et des
princesses, ainsi [...]

. Mystères des vieux châteaux de France, ou Amours secrètes des rois et des reines, des princes et des princesses, ainsi que des grands personnages du temps : aventures mystérieuses, scènes dramatiques, faits merveilleux.... Tome 3 / par une société d'archivistes, sous la direction de A.-B. Le François. 1850.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

SEMBLANÇAY.

MÉZÉRAI.



RUINES DE CHATEAU DE SOMELANGAY.

(Mysières des Vieux Châteaux de France).

SEMBLANÇAY.

Le château de Semblançay était situé sous le beau ciel de la Touraine, à quatre lieues de Tours. Sa plus grande splendeur eut lieu à l'époque de François I^{er}, où Louis de Semblançay, ayant toute la confiance du roi, administra les finances de l'Etat pendant près de quinze ans. C'était dans ce château que le comte venait se reposer des fatigues de sa charge, et méditer les réformes qu'il introduisit dans la partie confiée à sa gestion.

François I^{er} avait pour le comte la plus grande estime ; il écoutait tous ses avis avec déférence et ne l'appelait que son *vieux père*.

Lors de l'expédition du Milanais, le monarque avait destiné certaines sommes pour être envoyées à son armée d'Italie. La duchesse d'Angoulême, mère du roi, détourna ces sommes, et l'expédition manqua faute d'argent. François I^{er} demanda des explications à son surintendant : celui-ci déclara qu'il avait remis les sommes à la régente (1). La princesse nia le fait ; et le vieux comte, jugé par une commission extraordinaire,

(1) La duchesse d'Angoulême avait été nommée régente du royaume par son fils.

fut condamné « à être pendu et étranglé à Montfaucon, et à avoir ses biens confisqués jusqu'à la restitution des sommes mal prises sur les finances du roi. »

Le moine Nic-Gridius fit courir, à cette occasion, un quatrain en langue latine, que l'on peut traduire de la manière suivante :

Si le roi te nomme son père,
Ne va pas t'en glorifier !
En se disant ton fils, il est clair qu'il espère
Devenir à ce titre un jour ton héritier.

Une partie de ses biens furent vendus, l'amende à laquelle il avait été condamné fut payée, et le château de Semblançay resta à sa famille.

Parmi les petits-fils du surintendant, il en est un qui s'est fait remarquer dans son temps par ses galanteries, son humeur aventureuse et surtout par son mariage extraordinaire avec Athénaïs Mirecourt. C'est principalement pour avoir l'occasion de parler d'Auguste de Semblançay, de la belle comtesse, sa femme, et de Henri, leur fils, que nous avons entrepris de dire quelques mots sur le château de Semblançay.

Athénaïs, sans être d'une famille noble, était née de parents assez riches. Ayant perdu son père et sa mère dès son enfance, elle demeura sous la conduite d'une tante assez jeune, qui prit soin d'elle pendant quelques années, avec beaucoup de zèle et de tendresse. Elle parvint à l'âge de quatorze ou quinze ans, sans que rien eût altéré son repos et son innocence ; mais l'amour vint empoisonner sa vie, dans une campagne solitaire d'où elle n'était jamais sortie. Le comte de Semblançay la vit, et la trouva aimable. Il s'attacha fort assidûment auprès d'elle, le voisinage d'une de ses terres lui en procurait la facilité. Elle s'accoutuma à recevoir ses soins, et même à l'aimer, avant de connaître ce que c'est que l'amour. Elle ignorait quelles étaient les vues du comte et s'il pensait à l'épouser. Quoique d'un rang fort inférieur au sien, elle était

distinguée, et sa fortune n'était pas méprisable. Mais elle se livrait au penchant de son cœur, sans s'occuper de ces réflexions, lorsqu'elle se trouva exposée à mille chagrins d'une nature fort extraordinaire.

Sa tante, qui avait vécu jusqu'alors dans la même solitude qu'elle, prit plaisir à voir souvent le comte dans sa maison. Loin de s'alarmer pour l'intérêt d'Athénaïs, elle contribua par ses civilités à rendre ses visites plus fréquentes. Peut-être n'était-ce d'abord que simple goût pour l'amusement et la compagnie; mais l'air complaisant du comte, qui se croyait intéressé à la ménager, lui fit naître la pensée qu'il n'était pas sans inclination pour elle, et que celle qu'il marquait pour sa nièce était un voile dont il couvrait ses véritables sentiments. Elle se trouvait encore dans une certaine jeunesse, avec quelque beauté, et un fonds inépuisable d'amour-propre. Il en faut bien moins dans une femme pour lui persuader qu'elle peut être aimée. L'ambition et l'amour prirent tout à la fois possession d'elle, et firent un progrès presque égal dans son esprit et dans son cœur.

Le comte et Athénaïs ne s'en aperçurent pas tout d'un coup, mais aux premières marques qu'ils en eurent, ils ne regardèrent point cet incident comme un mal à redouter pour eux. Au contraire, le fruit qu'ils pouvaient en attendre était de se voir plus librement. Ils se flattèrent quelque temps de cette opinion; jusqu'à ce qu'étant un peu fatigué de sa présence continuelle, Auguste résolut, de concert avec son amante, de la traiter plus froidement pour se délivrer de son importunité. Ce fut le signal de leur ruine. Elle sentit aisément cette différence; et s'imaginant que sa nièce pouvait être sa rivale, elle conçut contre elle une haine furieuse. Cependant, pour garder quelque mesure, elle affecta d'abord de ne mettre aucun changement dans ses manières. La crainte d'offenser le comte lui fit conduire ses desseins avec une prudence dont la jalousie n'est pas toujours capable. Elle prit le parti de marier Athénaïs à un jeune homme du voisinage, qui avait déjà marqué de l'affection pour elle; elle

réglâ secrètement toutes les conditions de ce mariage, et elle n'en avertit sa nièce que la veille du jour fixé pour l'exécution.

Le respect d'Athénaïs pour une parente qui lui tenait lieu de mère la jeta dans un extrême embarras. Malheureusement, le comte était à Paris pour quelques jours. Elle ne pouvait lui communiquer sa peine, et la tante avait choisi exprès cette conjoncture pour rendre le succès de ses vues plus certain. Cependant l'amour trompa sa prévoyance : il inspira assez de fermeté à Athénaïs pour se défendre. Elle prit pour prétexte sa grande jeunesse, et l'aversion qu'elle avait pour le mariage. La jalousie de sa rivale, plus éclairée que jamais, se convertit en fureur. Les injures et les mauvais traitements en furent les premiers fruits ; et par un horrible excès de malignité, cette indigne tante introduisit elle-même pendant la nuit dans la chambre de sa nièce le jeune homme dont elle voulait la forcer d'être l'épouse.

Son but était de la réduire effectivement à cette nécessité pour apaiser l'éclat d'une si étrange aventure, ou du moins de la déshonorer dans l'esprit du comte. Elle prit soin de répandre elle-même ce qui s'était passé, en cachant avec une adresse cruelle que sa nièce s'était tirée heureusement des mains du ravisseur. Le comte, qui revint quelques jours après, n'eut besoin que d'un moment d'entretien avec sa maîtresse pour se convaincre de sa fidélité et de son innocence. Il continua de la voir, tandis que la rage de sa tante ne faisait que redoubler ; et pour la venger de l'insulte qu'elle avait reçue, il fit maltraiter par ses domestiques le jeune homme qui avait eu la hardiesse de la troubler pendant la nuit. Elle lui devint plus chère après cet accident. Il lui confessa que son inclination le portait à l'épouser, mais que ne pouvant espérer l'aveu de la comtesse sa mère, il n'y avait d'autre voie pour être à elle que de lui donner la main en secret, jusqu'à ce que l'âge ou quelque autre changement les mit tous deux en liberté. Elle y consentit avec joie. Ils s'occupèrent des moyens de hâter leur bonheur, et n'ayant mis dans leurs intérêts

que des amis fidèles , il semblait que rien ne fût capable de les traverser.

Cependant leur ennemie commune avait veillé avec tant de soin sur leurs discours et sur leurs démarches, qu'elle avait pénétré leur secret. La haine qu'elle portait à sa nièce ne souffrant plus aucun ménagement, elle jura sa perte, au risque même de la sienne. Elle disposa d'abord le jeune homme qu'elle avait voulu lui faire épouser, à exécuter toutes ses volontés. Il avait deux motifs au lieu d'un : son ressentiment contre le comte, dont il avait été maltraité, et sa passion pour Athénaïs, qu'il se flattait toujours de vaincre par la constance ; on se garda bien de lui faire connaître qu'il était question de nuire à sa maîtresse. Il se laissa persuader qu'on voulait le rendre heureux, et qu'il ne pouvait le devenir que par les moyens qu'on lui offrait. Comment se serait-il défié d'une femme qui lui avait rendu le service qu'on a rapporté ? Il entra dans toutes ses vues. Elle lui recommanda de se rendre à Paris, un jour qu'elle avait résolu d'y mener sa nièce. Elle la prit effectivement avec elle, sous prétexte d'y acheter quelques bijoux. Elle la conduisit chez divers marchands, pour faire traîner le temps en longueur, et lorsqu'elle vit la nuit arrivée, elle reprit avec elle le chemin de sa terre, dans son équipage. Trois hommes qu'elle avait apostés sur la route arrêterent le carrosse, dans un endroit écarté ; ils les volèrent toutes deux avec des menaces feintes, et se saisissant d'Athénaïs, qu'ils regardaient, disaient-ils, comme la plus meilleure partie de leur proie, ils ordonnèrent brusquement à la tante de se rendre seule à sa maison.

On peut juger de la frayeur et de la consternation de cette jeune personne lorsqu'elle se vit au milieu de trois voleurs, dans l'obscurité de la nuit, et sans espoir même que ses cris, qui étaient son unique ressource, pussent être entendus. La perte de son honneur et de sa vie lui parut inévitable. Au moment qu'elle appréhendait les dernières extrémités, elle entendit le bruit d'un homme à cheval qui semblait s'approcher. Elle crut l'avoir attiré par ses cris. Il fut à elle en un instant. C'était le jeune

homme, qui agissait de concert avec la tante : il feignit de ne la pas reconnaître, et, s'adressant aux trois hommes qui s'étaient saisis d'elle, il les exhorta à traiter une personne de son sexe avec plus d'humanité. Il ajouta que si leur profession était de voler, il leur offrait volontairement sa bourse, à condition qu'ils lui accorderaient la liberté de cette jeune demoiselle. Ils lui refusèrent nettement cette faveur. Elle, qui le reconnut à sa voix, se jeta aussitôt à ses genoux pour implorer son secours, en répétant plusieurs fois qu'elle était Athénaïs.

« Vous ! s'écria-t-il avec une admiration simulée ; ô ciel ! que vous rendrai-je pour un tel bienfait ! » — Ensuite, s'adressant aux voleurs : « Messieurs, leur dit-il, votre fortune est faite, si vous me permettez d'entretenir un moment cette demoiselle en sûreté. »

Il obtint la liberté de s'approcher d'elle ; et lui ayant fait considérer que son honneur et peut-être sa vie étaient perdus sans ressource : « La rencontre que j'ai faite de vos ravisseurs, ajouta-t-il, est un miracle du ciel en faveur de votre honneur et de mon amour. Je vais sacrifier tout mon bien pour vous sauver ; mais à condition que vous vous engagerez à m'épouser, et que pour prévenir toutes mes défiances, vous m'accorderez ici ce que ces trois scélérats allaient sans doute vous ravir. »

Quelque horrible que cette proposition dût paraître à Athénaïs, il n'y avait pas à balancer un moment. La certitude de sa perte, si elle demeurait entre les mains de ces trois hommes, et l'espérance, du moins, de se défendre plus facilement, lorsqu'elle n'en aurait à combattre qu'un seul, lui arrachèrent une promesse à laquelle sa volonté avait peu de part. Son libérateur, qui ne lui paraissait pas un monstre moins détestable que les trois autres, continua de traiter avec eux en sa présence, pour lui faire comprendre l'importance du service qu'il lui rendait, et les congédia, après avoir achevé son personnage avec beaucoup d'adresse. Lorsqu'il fut resté seul avec Athénaïs, il la pressa d'exécuter sa promesse ; danger plus redoutable que celui dont elle se croyait délivrée. Il n'y

avait, en effet, que le ciel qui pût la secourir ; mais il veillait sur elle.

Athénaïs demeurée en tête-à-tête et sans défense avec un amant qui la respectait si peu, conçut que s'il restait quelque choix à faire, ce n'était plus qu'entre le sacrifice de son honneur et de sa vie. Quelque horreur qu'une fille ait pour le crime, il n'y a jamais dans ces occasions deux à parier contre un en faveur de la vertu ; non que la vertu manque de force pour demeurer victorieuse ; mais elle est comme suspendue par la crainte, lorsque celle-ci s'empare du cœur, et ne présente à l'esprit que les horreurs de la mort ; de sorte que sans en être plus faible, elle cesse seulement d'agir, parce qu'il devient comme impossible qu'elle se fasse entendre. Je ne décide point de quelle manière cette scène aurait pû se terminer, si Athénaïs eût regardé la mort avec les mêmes yeux que la plupart des personnes de son âge ; mais les chagrins qu'elle avait essuyés, ceux qu'elle prévoyait encore, et surtout la pensée qu'en achetant la vie par un crime, elle allait se rendre indigne du comte, et perdre tout droit à son amour : ces trois raisons étaient suffisantes pour lui rendre la vie odieuse, et pour faciliter la victoire à l'honneur.

Elle eut le temps de faire ces réflexions pendant qu'un reste de bien-séance faisait attendre au jeune homme que les voleurs supposés fussent éloignés. L'ayant pressée aussitôt de tenir sa promesse, il fut surpris de la voir tomber à ses genoux, et de recevoir d'elle une réponse touchante, par laquelle elle le conjurait de la délivrer de la vie comme du plus insupportable de tous ses maux. Cette prière fut sans doute accompagnée de larmes, et de tout ce qui était propre à toucher un cœur qui ne pouvait être insensible à la compassion, puisqu'il était si sensible à l'amour. L'effet surpassa toute espérance. Ce jeune homme n'était point un scélérat ni un barbare. La tante d'Athénaïs l'avait empoisonné par ses conseils. Avec une passion ardente et l'aiguillon de la jalousie, il n'est pas surprenant qu'il eût marqué trop de facilité à les suivre. Mais l'amour, qui est capable successivement de tous les excès, le fit passer en un moment

des plus lâches désirs aux plus nobles sentiments de la vertu. Il eut de l'embarras à trouver des termes pour exprimer son repentir ; et la résolution formée du crime, qui l'avait rendu si téméraire, étant enfin sortie de son cœur, il parut plus tremblant devant sa maîtresse qu'elle ne l'avait été devant lui.

Il lui fit quitter la posture humiliante où elle était encore. La honte qu'il eut de l'y avoir forcée la lui fit prendre à son tour. Il lui représenta ce qu'il crut capable de l'apaiser : l'excès de son amour, le désespoir où elle l'avait jeté par ses mépris. Il la conjura de lui rendre la vie plus aisée à supporter, ou de lui donner la mort ; c'était la même scène, les rôles seulement avaient changé. Athénaïs, sans être fort versée dans l'art de ménager les passions des hommes, tira de son esprit naturel ce qu'elle ne pouvait devoir à l'expérience ; elle crut que, dans une occasion de cette nature, il fallait flatter une passion si dangereuse.

« Voilà, lui dit-elle, des témoignages qui me persuadent de votre tendresse, et j'y suis plus sensible que je ne l'ai été jusqu'à présent à tous vos soins. »

Elle le pressa ensuite de la conduire promptement chez sa tante, en continuant de lui promettre qu'il serait content de sa reconnaissance.

Ce pauvre amant baisa la trace de ses pas, et se crut trop heureux de cette faveur, lui qui s'en était promis de si différentes. Dans le mouvement de sa joie, il crut se faire un mérite d'apprendre à sa maîtresse que c'était par les conseils de sa tante qu'il s'était porté à lui causer le chagrin qu'elle venait d'essuyer, et en lui racontant de quelle manière l'artifice avait été conduit. C'était lui rendre service, en effet, que de lui découvrir la malignité de sa rivale, et par conséquent de lui inspirer de la défiance contre les nouvelles insultes de cette furiense. Athénaïs résolut sur-le-champ de profiter de cette ouverture, pour chercher un asile dans une autre maison que la sienne. Elle fit connaître son dessein au jeune homme, qui ne se fit pas presser pour y consentir, parce qu'il se flatta

aussitôt qu'en lui procurant lui-même une retraite, il aurait la liberté non-seulement de la voir et de lui rendre ses soins, mais de disposer d'elle avec une espèce d'empire. Il lui proposa la maison d'une parente qu'il avait dans un village voisin, et Athénaïs, qui ne pensait qu'au danger présent, accepta l'offre volontiers. Elle se mit à cheval derrière lui. L'obscurité de la nuit rendait le chemin fort difficile. Ils ne laissèrent pas de marcher quelque temps assez satisfaits l'un de l'autre en apparence. Mais la pauvre jeune fille sentait au fond du cœur toute la dureté de son sort. L'aveu qu'elle venait d'entendre ne lui permettait guère de prendre une certaine confiance dans son guide. Quoique son repentir parût sincère, il venait à la suite d'un projet si horrible, qu'elle n'y pouvait penser sans frémir. C'était moins à lui-même qu'elle avait obligation de son changement, qu'à un miracle du ciel qui avait arrêté tout d'un coup ses criminels desseins. Quelle assurance avait-elle qu'ils ne pouvaient point renaître ? Elle pressentait d'ailleurs que, dans la retraite où elle se laissait conduire, sa liberté serait éternellement contrainte, ou lui serait vendue bien cher.

Pendant qu'elle était occupée de ces réflexions, elle entendit le bruit d'un équipage qui s'avancait dans le grand chemin, et qui était accompagné de plusieurs hommes à cheval. Son guide pensait à prendre un chemin détourné pour l'éviter ; mais elle lui représenta sans affectation que, marchant tous deux de compagnie, ils n'avaient à craindre aucune rencontre. Déjà le carrosse était assez proche, et le grand nombre de laquais et de flambeaux annonçait une personne de distinction. Athénaïs prit sur-le-champ un parti fort étrange : elle se laissa glisser de dessus la croupe, et courant légèrement au-devant du carrosse, elle étendit les bras, en suppliant le cocher d'arrêter. Ce spectacle fixa effectivement toute la troupe. L'archevêque N...., qui en était le maître, et qui retournait à Paris, quoique la nuit fût fort avancée, mit la tête à la portière. Il fut surpris d'apercevoir une jeune fille, bien mise et pleine de charmes,

qui vint se jeter à genoux devant lui et qui le pria, en joignant les mains, de lui sauver la vie et l'honneur. Il ne balança point à lui offrir une place dans son carrosse. Elle l'accepta, et son guide, ou plutôt son ravisseur, craignant que cette scène imprévue ne tournât point favorablement pour lui, se hâta de prendre la fuite avec toute la vitesse de son cheval.

Comme les larmes et les agitations d'une douleur passagère ne servent qu'à relever la beauté, Athénaïs parut aux yeux de l'archevêque une des plus charmantes personnes du monde. Il lui demanda, avec le dernier empressement, par quelle aventure il se trouvait assez heureux pour lui rendre service. Cette question, qu'elle devait avoir prévue, ne laissa pas de l'embarrasser. Elle aurait voulu cacher ses liaisons avec le comte de Semblançay, ce qui était difficile en parlant de la haine de sa tante et de la cause de son malheur. Une autre raison l'arrêtait encore : c'était l'incertitude du lieu où elle devait prier l'archevêque de la faire conduire. Elle n'avait point de connaissance particulière à Paris, et toutes les espérances du monde ne l'auraient pas fait consentir à retourner chez sa tante. Enfin, dans la nécessité de s'expliquer, elle se réduisit à raconter l'accident qui lui était arrivé la même nuit, par la malignité d'un jeune homme qui voulait l'épouser malgré elle, et elle supplia l'archevêque de lui faire trouver un asile dans un couvent.

Ce prélat reconnut sans peine qu'elle lui déguisait une partie de la vérité ; mais sa modestie et l'air noble de ses manières parlaient si fort en sa faveur, qu'il lui renouvela les assurances de sa protection. Sa bonne volonté pour elle alla si loin, que ne pouvant la mener dans un couvent à l'heure qu'il était, et la crainte du scandale ne lui permettant plus de lui faire passer le reste de la nuit dans le palais qu'il avait à Paris, il eut la complaisance de retourner avec elle à sa maison de campagne, qui n'était pas fort éloignée. Elle y fut servie avec toute sorte de soins et de respects. L'archevêque, étant obligé de se trouver à Paris le lendemain, la laissa seule, après l'avoir priée d'être tranquille jusqu'à son retour, et

s'être engagé à lui fournir l'asile qu'elle souhaitait dans une maison religieuse.

Il était impossible que les gens de l'archevêque n'eussent point assez de curiosité pour souhaiter de savoir à qui leur maître avait rendu service. L'intendant de ses affaires, homme riche et voluptueux, qui s'était fait raconter l'aventure du chemin, fut moins crédule que lui. Il ne put se figurer qu'une fille sage et bien née se fût trouvée malgré elle en pleine campagne au milieu de la nuit, et donnant l'essor à son imagination sur ce fondement, il forma les plus cruels soupçons sur son honneur et sa vertu. Il était d'ailleurs charmé de sa beauté ; de sorte que le prélat eut à peine repris le chemin de paris, que se promettant de tirer aisément parti d'elle, il se hâta de la voir dans son appartement. Elle le reçut avec cet air de douceur qu'on a déjà pu reconnaître pour son caractère ; un accueil si favorable augmenta l'espérance et les désirs de l'intendant. Après quelques explications sur son infortune, dans lesquelles elle se garda bien néanmoins de s'ouvrir plus qu'elle n'avait fait avec l'archevêque, il lui offrit une retraite plus agréable que le couvent qu'elle paraissait désirer, et il lui fit entendre fort clairement qu'il dépendait d'elle de devenir riche et heureuse en acceptant ses offres. Athénaïs, sans se défier encore de son dessein, le remercia civilement, avec cette simplicité d'intention qui accompagne le véritable honneur. S'il prit une meilleure idée de sa sagesse après ce refus, il s'assura du moins par son entretien qu'elle n'avait point assez d'expérience pour être difficile à tromper, et il forma aussitôt un autre projet qui lui réussit plus heureusement. Il la laissa seule pour aller travailler aux préparatifs. Vers le soir il la revit, et feignant d'avoir reçu des nouvelles de l'archevêque par un exprès, il lui fit voir une lettre supposée par laquelle ce prélat lui ordonnait de la conduire à Paris, dans un couvent dont il lui marqua le nom, avec des circonstances qui donnaient une vraisemblance parfaite à son artifice. Ses vues étaient de lui faire prendre un chemin tout différent. Il avait à

quelque distance une jolie maison, qu'il faisait servir depuis longtemps aux plaisirs de l'amour. Il se flattait de vaincre Athénaïs lorsqu'elle serait en son pouvoir ; et connaissant le caractère facile de son maître, il comptait de lui persuader aisément qu'elle s'était dérobée d'elle-même, dans la crainte d'être reconnue pour une aventurière.

Elle fut, en effet, la dupe de ce scélérat. Le respect avec lequel il affectait de la traiter était capable de prévenir sa défiance, et le malheur de cette belle fille était peut-être d'en avoir toujours manqué. Elle monta avec lui dans une chaise qu'il tenait prête : mais ils ne suivirent le chemin de Paris qu'aussi longtemps qu'il était nécessaire à l'intendant pour déguiser son infâme projet.

Si le nouveau ravisseur eut assez de pouvoir sur lui-même pour tenir ses désirs en bride jusqu'à sa maison, il changea de langage en arrivant, et Athénaïs reconnut trop tard qu'elle s'était crue mal à propos hors de danger. La douleur et la crainte recommencèrent à faire couler ses larmes. Faible ressource contre un scélérat endurci, qui ne cherchait que sa propre satisfaction avec elle, sans s'embarrasser si elle en partagerait le plaisir. Les prières, les humiliations et tous les petits artifices qui lui avaient réussi avec tant de bonheur la nuit précédente, n'excitèrent que la risée de ce brutal. Elle se vit au point de regretter ce qui lui avait paru plus terrible que la mort la nuit d'auparavant, parce que le jeune amant ne demandait rien du moins qu'à titre d'époux, ou pour acquérir le droit de l'être.

Le ciel fit un second miracle en faveur d'Athénaïs. Dans le moment que ce vieux satyre était le plus incommode et le plus pressant, le comte de Semblançay paraît à la porte de la chambre, aperçoit sa maîtresse, juge à ses larmes et à la posture humiliée où il la trouve, de ce qu'elle avait à souffrir et à craindre. La fureur le saisit. Il perce l'intendant d'un coup d'épée qui le renverse.

« Ah ! chère Athénaïs, est-ce bien vous-même ? Est-ce vous ! s'é-

crie-t-il en l'embrassant avec transport ; et par quel affreux abandon du ciel êtes-vous tombée au pouvoir d'un lâche et d'un infâme? »

Dans la rage qui le possédait, il redouble ses coups sur l'intendant, et lui arrache la vie par une infinité de blessures.

Athénaïs, si heureusement délivrée, consentit à prendre le chemin de Paris avec le comte. Il lui raconta de quels moyens le ciel s'était servi pour lui faire découvrir ses traces, et de quelle diligence il avait eu besoin pour la retrouver dans un moment où sa présence était si nécessaire. Il était allé la veille à la maison de sa tante, où il avait appris qu'elle était à Paris avec Athénaïs, mais qu'elles devaient revenir le même jour. S'étant fait un plaisir d'attendre leur retour, il avait vu la tante revenir seule, avec des marques affectées de saisissement et de douleur. Elle n'avait pas manqué de lui faire le récit de son malheur prétendu et de celui de sa nièce. Il était monté aussitôt à cheval avec toute l'impétuosité de l'amour, et suivi de plusieurs de ses gens, il avait gagné le lieu où le vol supposé s'était commis. On ne l'avait pas trompé pour le lieu ; mais la distance avait fait prévoir à la tante que son secours arriverait trop tard. En effet, n'ayant aucune lumière sur la route qu'il devait prendre, après avoir manqué les voleurs, il avait erré dans les campagnes voisines pendant le reste de la nuit, avec moins de raison que de fureur et de désespoir. Il avait trouvé enfin le jeune homme qui avait pris la fuite à l'arrivée du carrosse, et que l'amour avait ramené comme lui pour chercher Athénaïs. Il avait su de lui une partie du détail qu'on a raconté, et s'étant informé avec soin des moindres circonstances qui regardaient l'équipage, la livrée et la route de l'archevêque, il était parvenu à découvrir quel était ce prélat. Le reste avait été plus facile, quoique ce n'eût point été sans peine qu'il avait découvert la route de l'intendant. Il avait crevé trois ou quatre chevaux dans toutes ces courses, et l'on a vu par le besoin extrême que sa maîtresse avait de son secours, qu'il avait été comme dirigé par une faveur extraordinaire du ciel.

Le comte avait à se dérober aux recherches de la justice, à cause de la mort de l'intendant. Il s'empressa donc de quitter Paris et retourna dans son château avec la jeune fille, qu'il affectionnait plus que jamais. Peu de jours après se célébraient, dans la chapelle du château, les noces du comte de Semblançay avec la belle Athénaïs Mirecourt.

De ce mariage, accompli d'une manière si romanesque, naquit un fils, Henri de Semblançay, sentimental comme son père, et dont une aventure amoureuse causa la ruine de l'antique castel.

Entre plusieurs fermiers, le comte en avait un fort honnête et fort industrieux, qui s'était procuré quelque bien par son travail, et qui, ayant perdu sa femme, était allé demeurer avec sa fille unique, dans laquelle il mettait toute sa consolation. Cette fille, qui se nommait Aline, passait pour une des plus aimables personnes du canton, et ne s'était pas moins fait estimer par sa sagesse que par sa beauté. Avec tant de mérite, elle ne pouvait manquer d'admirateurs, et plusieurs de ses voisins lui avaient déjà fait des offres fort avantageuses ; mais elle avait refusé de les écouter sans le consentement de son père, et comme elle avait à peine dix-sept ans, ce dernier la croyait trop jeune encore pour la laisser s'engager dans l'état du mariage.

Elle vivait ainsi tranquille, et dans une innocence égale à sa beauté, lorsque Henri vint passer quelques semaines dans sa terre, où il n'avait pas mis le pied depuis cinq ou six ans. Il y entendit bientôt parler des charmes d'Aline, et s'étant fait raconter tout ce que l'on a dit de son caractère, il prit aussitôt la résolution de la voir ; et, s'il la trouvait telle qu'on prenait plaisir à la dépeindre, d'en faire la victime de ses plaisirs. Il choisit un jour où il se fit assurer que le fermier n'était point dans sa maison, et feignant que le hasard l'y faisait entrer pour lui rendre une visite familière, il affecta de marquer quelque regret de n'y trouver que sa fille. Aline, en apprenant qui il était, le reçut avec une confusion innocente, mais avec plus de grâce et de politesse qu'il n'en avait attendu d'une

jeune personne de cette condition. Il fut satisfait de ses manières et charmé de sa beauté. L'ayant entretenue quelque temps d'un air libre et enjoué, il la salua civilement, et la quitta sans affectation.

Depuis ce moment, Henri devint plus assidu près d'elle ; mais il ne lui parla d'amour qu'en secret, et ne prenant pas même les choses de trop loin, il lui fit une peinture brillante des agréments de Paris, où il lui proposa d'aller vivre avec lui. Aline fut également flattée de sa conquête et de la perspective de tant de plaisirs ; cependant le sentiment de l'honneur et celui du respect qu'elle portait à son père lui firent surmonter son penchant. Avec quelque précaution que le comte eût conduit ses desseins, ils ne purent échapper tout à fait à l'attention du fermier, qui en marqua même de la défiance à sa fille et qui l'exhorta, avec toute la force de l'affection paternelle, à rompre une intelligence qui ne pouvait manquer tôt ou tard de lui être funeste. Aline lui confessa une partie de la vérité, et lui promit de suivre ses conseils. Mais les assiduités de Henri, son adresse, les agréments de ses discours et de sa personne triomphèrent d'un cœur simple et innocent. Elle ne put se défendre de le voir, de l'écouter avec plaisir, et croyant qu'il était impossible que son cœur ne fût pas d'accord avec sa langue, elle lui laissa gagner tant d'ascendant sur toutes ses volontés, qu'il la fit absolument consentir à prendre la fuite avec lui. Le jour, l'heure et le lieu où l'on devait se joindre pour partir furent choisis avec des précautions qu'on croyait infail- libles ; mais quelques soupçons qui survinrent au fermier lui firent troubler le rendez-vous par d'autres mesures. Henri, trompé dans son attente, retourna chez lui, sans avoir pu pénétrer d'où venaient des obstacles qu'il n'avait pas prévus.

Le même jour, il fut encore plus surpris de recevoir la visite du fermier, qui lui reprocha hardiment le dessein où il était de l'accabler de honte et de douleur par la ruine d'une chère fille qui faisait toutes les délices de sa vie. Des plaintes si amères et si justes confondirent le

coupable. Il se trahit par sa rougeur et par son embarras. Sa ressource fut de traiter l'accusation de chimère. Il soutint que rien n'était si éloigné de sa pensée, et que s'il avait plaisir à badiner innocemment avec Aline, il ne s'était passé rien de plus entre elle et lui. Le fermier souhaita qu'il ne fût pas allé effectivement plus loin, et le conjurant, les larmes aux yeux, d'être assez généreux pour ne pas outrager un pauvre vieillard dans la seule chose qui fût sensible à son cœur, il se retira sans être tout à fait rassuré.

Quoiqu'une visite si touchante eût fait d'abord quelque impression sur le cœur du comte, il était trop perversi pour laisser prendre le dessus aux impressions de l'humanité et de la vertu, sur son goût pour le plaisir. Dès le soir du même jour, il trouva le moyen d'engager Aline à un rendez-vous, qu'il lui donna dans sa propre maison. Il lui représenta que leur amour commençant à éclater, il valait bien mieux pour elle-même se livrer à sa tendresse et ouvrir l'oreille à son intérêt, que d'être en butte aux mauvais discours de l'envie sans en tirer aucun avantage ; qu'à l'égard de son père, il serait aisé de le satisfaire en lui donnant sa ferme à vie, et que le bonhomme aurait d'ailleurs assez de joie en apprenant que sa fille serait aimée constamment, et traitée toute sa vie comme une reine. Aline méditant sur la force de toutes ces raisons, son silence fut pris pour un consentement tacite. On ne perdit point un moment si favorable. On l'embrassa, on lui promit une tendresse et une confiance éternelles. Le plaisir que sa crédulité lui fit trouver à de si charmantes promesses l'empêcha de s'apercevoir que la nuit s'avavançait. Il était bien tard pour retourner chez elle. On la pressa de passer la nuit au château. Elle y consentit. Il est aisé de juger que sa ruine ne fut pas remise au lendemain.

Le triste fermier, après avoir passé toute la soirée dans une mortelle inquiétude, ne reconnut que trop tôt qu'il avait perdu sa fille. On l'assura le jour suivant qu'on l'avait vue chez le comte. Il ne perdit pas un

moment pour s'y rendre, et parvint enfin à le voir. Son cœur, abîmé de chagrin, se soulagea d'abord par un torrent de pleurs; et passant aux invectives les plus amères, il lui reprocha l'outrage qu'il lui avait fait, au mépris de la parole d'honneur qu'il lui avait donnée. Le comte se figura qu'il pouvait terminer en un moment cette bagatelle, et, protestant à son fermier qu'il ne lui demandait pas un sou de sa ferme pendant tout le reste de sa vie, il ajouta qu'une faveur de cette nature devait sans doute le consoler du petit désagrément qu'il lui avait causé. Mais le vertueux vieillard rejeta cette offre avec indignation : « Non, monsieur, dit-il à son maître, je ne suis point capable de vendre l'honneur de ma fille, ni de recevoir le prix de sa honte et de son infamie. Vous m'avez fait une mortelle injure. Ma vengeance sera du moins le mépris, et je vous déclare que je dédaigne autant votre ferme que je redoute peu votre pouvoir. A l'égard de la malheureuse fille que vous avez trompée, je ne la verrai plus. Elle se repentira trop tard d'avoir manqué à l'obéissance qu'elle me doit. Et pour vous, monsieur, je prie le ciel de vous traiter comme sa justice et sa sagesse lui feront juger qu'il le doit, envers ceux qui sacrifient l'honneur et le repos des familles à leur libertinage, et qui se font un jeu de conduire par le chemin de l'amertume et des larmes un innocent vieillard au tombeau ! »

Après ce discours, l'infortuné père sortit, en redoublant ses pleurs.

Le vieillard revint chez lui, accablé par la douleur. Sa peine, au lieu de diminuer avec le temps, augmenta de jour en jour. On le voyait à chaque instant rôder autour du château, les yeux hagards, la figure amaigrie, les traits altérés, les cheveux et les habits en désordre. A la longue, ses facultés se troublèrent, son esprit s'aliéna complètement; et un soir d'hiver qu'il était en proie à un accès de monomanie furieuse, il se saisit d'un tison ardent, se dirigea vers la demeure du comte... Bientôt les flammes enveloppèrent de toutes parts l'antique castel, dont il ne resta plus le lendemain que des ruines.

Quelques tours et quelques pans de muraille sont encore debout, comme pour attester la légitime vengeance du vieillard.

Quant au comte Henri et à la jeune fille du fermier, on ne sait s'ils ont péri dans les flammes; depuis l'incendie du château, on n'en a plus entendu parler.

FIN DU CHATEAU DE SEMBLANÇAY.



TABLE DES MATIÈRES.

| | Pages. |
|---|--------|
| CHATEAU-L'ÉVÊQUE. — Légende relative au Château-l'Évêque. — Godefroy et ses compagnons. — Le comte d'Oizyville. — La nuit aux aventures. — Fernande est jetée dans un couvent. — Mademoiselle Thisbé, danseuse à l'Opéra. — Le duc de Clarinville et Fernande. — Le bain. — Enlèvement. — Fernande arrive à Genève. — Société qu'elle y rencontre. — Arthur. — Son amour pour Fernande. — Fernande est arrêtée. — Dénouement. — Destruction du Château-l'Évêque. | 1 |
| CHINON. — Fondation et description. — Histoire de Jeanne d'Arc. — Son éducation. — Ses visions. — Elle veut quitter Domremy. — Ses parents refusent d'acquiescer à sa prière. — Son oncle la conduit à Vaucouleurs plusieurs fois. — Le capitaine de Baudricourt la prend pour une folle. — Jeanne est présentée au duc de Lorraine. — Baudricourt la fait exorciser. — Le voyage de Chinon est décidé. — Jeanne à la cour de Charles VII. — Elle est interrogée par des docteurs. — Elle est visitée par des matrones. — Elle part enfin pour Orléans. — Charles VI. — Sa folie. — Le duc d'Orléans et la reine Isabelle. — Les Bourguignons et les Armagnacs. — Charles VI et la petite reine. — Les Anglais à Paris. — Avènement de Charles VII. — Siège d'Orléans. — Courage et succès de Jeanne d'Arc. — Les Anglais lèvent le siège. — Elle revient triomphante à Chinon. — Elle conduit le roi à Reims. — Après la cérémonie du sacre, Jeanne demande à se retirer. — Elle est prise devant Compiègne et livrée aux Anglais. — Son procès. — L'évêque Cauchon. — Jeanne est brûlée sur la place de Rouen. — Procès des Templiers. — Leur supplice. | 59 |
| CHATEAU-GAILLARD. — Description du château. — Richard Cœur de Lion. — Richard se présente au castel du baron de Blossac. — Le géant. — Iolande de Blossac. — Richard en devient amoureux. — Enlèvement. — Elle est conduite au Château-Gaillard. — Richard part pour la Palestine. — Chronique du quinzième siècle. — Mort de Richard. — Jean Sans Terre et Artus. — La belle Loïse. — Siège du Château-Gaillard. — <i>Le Fossé des Affamés</i> — Mar- | |

guerite, Jeanne et Blanche de Bourgogne. — La tour de Nesle. — Buridan. — Le magicien. — Philippe et Gaultier d'Aulnay. — Marguerite et Blanche sont enfermées au Château-Gaillard. — Supplice de Marguerite.

147

SAINT-GERMAIN. — Historique du château. — Louis XI, François I^{er} et Henri IV. — Gabrielle d'Estrées. — Louis IV. — Histoire de mademoiselle de La Vallière. — Elle est fille d'honneur de Madame. — Le bosquet. — Sa confession involontaire. — Le roi en devient amoureux. — L'orage. — La déclaration. — Visite nocturne du roi. — Les grilles aux fenêtres des filles d'honneur. — Carrousel et fêtes à Versailles. — Les bracelets. — Jalousie de Madame. — Mademoiselle de La Mothe-Houdancourt. — La lettre dans le lit de la reine. — Fuite de La Vallière. — Le roi va la chercher au couvent de Chaillot. — Madame de Montespan. — Son portrait. — Elle se fait aimer du roi. — Elle cherche à nuire à sa rivale. — La Vallière est abreuvée de chagrin et d'humiliation. — Nouvelle fuite. — Second retour. — Ses souffrances continuent. — Elle écrit au roi. — Son entretien avec la reine. — Sa résolution définitive. — Elle se retire au couvent des Carmélites. — Sa prise d'habit. — Sa profession. — Ce qui reste du château de Saint-Ge main.

209

CHANTILLY. — Historique du château. — Anne de Montmorency. — Henri de Montmorency décapité par l'ordre de Richelieu. — Le grand Condé. — Ses exploits. — La Fronde. — Mademoiselle de Montpensier. — Fête donnée à Louis XIV à Chantilly. — Mort de Vatel. — Louis de Bourbon et la marquise de Prie. — Portrait de la marquise. — Crédulité du prince. — Il est premier ministre. — Mariage de Louis XV. — Mot de mademoiselle de Clermont. — La marquise de Prie plus puissante que jamais. — Elle veut évincer l'évêque de Fréjus du ministère. — Conspiration contre Fleuri. — Il se retire et le roi le rappelle. — Le prince et madame de Prie sont exilés. — Adieux de la marquise au valet de chambre de son mari. — Description du château de Chantilly. — Le dernier prince de Condé. — La baronne de Feuchères. — Le duc d'Aumale.

287

SEMBLANÇAY. — Louis de Semblançay, surintendant de François I^{er}. — La duchesse d'Angoulême. — De Semblançay est pendu à Montfaucon. — Aventure d'Athénaïs Mirecourt. — Elle est aimée du comte de Semblançay. — La tante d'Athénaïs en est jalouse. — Vengeance. — L'intendant de l'archevêque. — Nouveau danger. — Athénaïs est délivrée par son amant. — Mariage. — Henri de Semblançay devient amoureux d'Aline. — Enlèvement. — Douleur du père de la jeune fille. — Il devient fou. — Destruction du château.

313

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



PLACEMENT DES GRAVURES.

| | Pages. |
|--|--------|
| Portrait de mademoiselle de La Vallière (<i>en frontispice</i>). | |
| Les ruines du Château-l'Évêque. | 2 |
| Le château de Chinon. | 60 |
| La Tour de Nesle (amours de Marguerite de Bourgogne). | 189 |
| Marguerite de Bourgogne consulte un astrologue. | 197 |
| Jeanne de Bourgogne reconnue innocente par le comte de Poitiers son époux. | 207 |
| Le château de Saint-Germain. | 210 |
| Mademoiselle de La Vallière au château de Saint-Germain. | 251 |
| Le château de Chantilly. | 289 |
| Louis de Bourbon et madame de Prie, sa maîtresse. | 301 |
| Ruines du château de Semblançay. | 315 |

187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200
201
202
203
204
205
206
207
208
209
210
211
212
213
214
215
216
217
218
219
220
221
222
223
224
225
226
227
228
229
230
231
232
233
234
235
236
237
238
239
240
241
242
243
244
245
246
247
248
249
250
251
252
253
254
255
256
257
258
259
260
261
262
263
264
265
266
267
268
269
270
271
272
273
274
275
276
277
278
279
280
281
282
283
284
285
286
287
288
289
290
291
292
293
294
295
296
297
298
299
300
301
302
303
304
305
306
307
308
309
310
311
312
313
314
315
316
317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500
501
502
503
504
505
506
507
508
509
510
511
512
513
514
515
516
517
518
519
520
521
522
523
524
525
526
527
528
529
530
531
532
533
534
535
536
537
538
539
540
541
542
543
544
545
546
547
548
549
550
551
552
553
554
555
556
557
558
559
560
561
562
563
564
565
566
567
568
569
570
571
572
573
574
575
576
577
578
579
580
581
582
583
584
585
586
587
588
589
590
591
592
593
594
595
596
597
598
599
600
601
602
603
604
605
606
607
608
609
610
611
612
613
614
615
616
617
618
619
620
621
622
623
624
625
626
627
628
629
630
631
632
633
634
635
636
637
638
639
640
641
642
643
644
645
646
647
648
649
650
651
652
653
654
655
656
657
658
659
660
661
662
663
664
665
666
667
668
669
670
671
672
673
674
675
676
677
678
679
680
681
682
683
684
685
686
687
688
689
690
691
692
693
694
695
696
697
698
699
700
701
702
703
704
705
706
707
708
709
710
711
712
713
714
715
716
717
718
719
720
721
722
723
724
725
726
727
728
729
730
731
732
733
734
735
736
737
738
739
740
741
742
743
744
745
746
747
748
749
750
751
752
753
754
755
756
757
758
759
760
761
762
763
764
765
766
767
768
769
770
771
772
773
774
775
776
777
778
779
780
781
782
783
784
785
786
787
788
789
790
791
792
793
794
795
796
797
798
799
800
801
802
803
804
805
806
807
808
809
810
811
812
813
814
815
816
817
818
819
820
821
822
823
824
825
826
827
828
829
830
831
832
833
834
835
836
837
838
839
840
841
842
843
844
845
846
847
848
849
850
851
852
853
854
855
856
857
858
859
860
861
862
863
864
865
866
867
868
869
870
871
872
873
874
875
876
877
878
879
880
881
882
883
884
885
886
887
888
889
890
891
892
893
894
895
896
897
898
899
900
901
902
903
904
905
906
907
908
909
910
911
912
913
914
915
916
917
918
919
920
921
922
923
924
925
926
927
928
929
930
931
932
933
934
935
936
937
938
939
940
941
942
943
944
945
946
947
948
949
950
951
952
953
954
955
956
957
958
959
960
961
962
963
964
965
966
967
968
969
970
971
972
973
974
975
976
977
978
979
980
981
982
983
984
985
986
987
988
989
990
991
992
993
994
995
996
997
998
999
1000